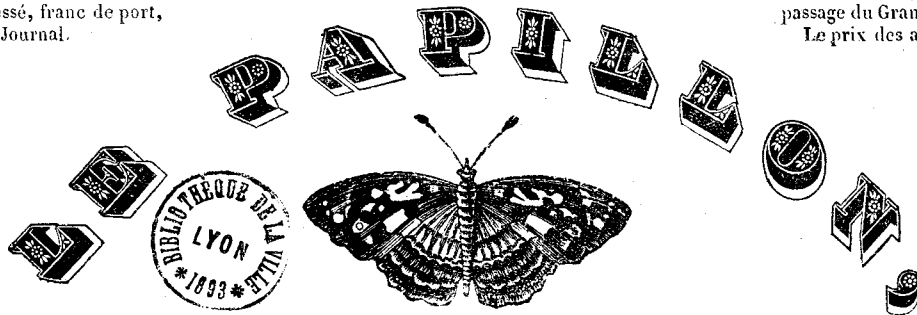


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

5<sup>me</sup> ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M<sup>mes</sup> Coëury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



**JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.**

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

**GYMNASE LYONNAIS.**

BÉNÉFICE DE M. DANGUIN.

*Le Roi de Prusse et le Comédien*, vaudeville. — *Un Pont Neuf*, vaudeville. — *La Nonne sanglante*, drame.

Bien que le prestige des représentations à bénéfice s'use chaque jour, M. Danguin avait trop de titres à l'empressement du public pour que le public ne se rendît pas à son appel. Artiste infatigable, toujours prêt à payer de sa personne dans la mêlée dramatique, M. Danguin possède d'autres qualités plus rares qui lui assignent une place honorable parmi les acteurs de notre second théâtre. Intelligence de la scène, tenue irréprochable, mémoire heureuse, diction constamment correcte et souvent énergique, tels sont les éléments de succès mis en œuvre par M. Danguin pour arriver à la popularité dont il commence à jouir. Aussi le nom du bénéficiaire n'a pas été sans influence sur le chiffre de la recette que le choix du spectacle et la présence de M. Taigny ont dû contribuer à élever bien au-dessus du chiffre ordinaire. Voici, suivant l'ordre de la représentation, les ouvrages joués dans cette soirée :

*Le Roi de Prusse et le Comédien*, vaudeville assez gai, malgré la présence de Frédéric de Prusse, personnage fort peu récréatif, comme chacun sait. Un comédien s'est per-

mis de contrefaire l'auguste monarque. La royauté n'est pas rieuse, c'est là son moindre défaut. Aussi le comédien a-t-il reçu l'ordre de colporter ses facéties par de là les frontières. Mais au moment de quitter la Prusse, il a fait halte dans un château dont les maîtres désirent avoir un échantillon des talents mimiques de l'exilé. Le comédien y consent, et pour que rien ne manque au divertissement de ses hôtes, il mande près de lui un de ses camarades, habile aussi à reproduire la caricature du grand Frédéric. Tout se prépare pour le divertissement, lorsque le hasard, cette inépuisable ressource des vaudevillistes, amène au château le roi de Prusse en personne. Pris par le comédien lui-même, ce qui n'est guère vraisemblable, pour le camarade attendu, Frédéric subit les conséquences de son intempestive arrivée. Tous les bons tours joués par les deux artistes, sous le costume du roi de Prusse, lui sont révélés. Vêtu comme lui, armé comme lui de cet énorme jong, si souvent fatal aux épaules prussiennes, le comédien a donné le change à ses hôtes : c'est lui que l'on salue à cette heure du titre de majesté; l'autre, le vrai Frédéric, est abreuvé d'outrages et menacé de la prison. Mais tout se découvre à la fin; chacun est rendu à son rôle, et Frédéric se voit forcé de pardonner au mystificateur, ce dont il enrage, l'excellent roi! Ce sera une nouvelle scène dont le facé-

lieux artiste enrichira son répertoire. Cette petite pièce, comiquement rendue par MM. Vizentini et Danguin, a excité les rires de l'auditoire, seulement interrompus vers le milieu de l'ouvrage par une légitime et bruyante protestation contre l'arrivée d'une demi-douzaine de soldats prussiens en capote grise et portant au schako le chiffre 7!! Sifflets, huées énergiques, apostrophes, rien n'a été épargné à M. le régisseur, qui devait, ce nous semble, des excuses au public pour ce ridicule et injurieux anachronisme. Le caporal, en homme de sens, s'est hâté de regagner la coulisse, suivi de ses Prussiens, et tout est rentré dans l'ordre.

*Un Pont-Neuf*, vaudeville.

Quand Boufflers parut à la cour,  
Des amours on crut voir la mère.  
Chacun alors lui voulut plaire  
Et chacun lui plut à son tour.

Voilà le *Pont-Neuf* en question, n'en déplaise à mes voisins de droite et de gauche qui s'obstinaient à me soutenir que c'était là tout simplement un couplet, et qu'il leur fallait un *pont* puisque le titre promettait un *pont (historique)*. C'est pour avoir redit ce couplet véridique, en présence de M<sup>me</sup> de Boufflers, devenue vertueuse et Maréchale, que le jeune de \*\*\* est à la veille de se voir renfermé à la Bastille. Il venait solliciter du maréchal la main de sa nièce, et c'est par cette inconcevable bévue qu'il débute dans son entreprise. S'il s'agissait d'un vilain, un cul de basse-fosse répondrait de son silence. Mais le jeune homme est né, il a des parents à la cour, et la cour retentirait bientôt du bruit de cette aventure dont, après tout, il est innocent, puisqu'il ignorait les honorables antécédens et jusqu'au nom primitif de madame la maréchale. Aussi, toute réflexion faite, et pour fermer la bouche à l'aimable étourdi, en l'associant aux intérêts de la famille, il devient sur l'heure l'heureux époux de la nièce du maréchal. La lettre de cachet, signée en blanc, servira pour quelque autre assez mal avisé pour redire : *Quand Boufflers...*, avant de s'être assuré des protecteurs à la cour. C'est dans cette pièce, où M<sup>me</sup> Herliska a parfaitement secondé M. Emile Taigny, que ce jeune artiste nous a fait ses derniers adieux ; l'accueil qu'il a reçu de notre public, ordinairement si froid, nous le ramènera peut-être quelque jour ; nous aimons du moins à conserver cet espoir en présence d'un départ ainsi précipité.

Nous reviendrons sur la *Nonne sanglante*, tableau gigantesque, pour lequel la scène du Gymnase nous semble un cadre beaucoup trop étroit. Il y a eu sifflets et applaudissemens ; les uns et les autres ont leur justification. M. Adam et M<sup>me</sup> Faivre, chargés des deux principaux rôles, ont rempli leur tâche à la satisfaction du public. M. Jules-Cagliostro ! oh ! M. Jules-Cagliostro !

CARL.

## FRAGMENT

### d'un Voyage à Varsovie en 1850.

(FIN.)

Nous primes des druska, et nous arrivâmes rapidement dans la rue Gibowa. Introduits mystérieusement, à peine fûmes-nous entrés dans le salon, qu'un cri s'éleva : « Mort aux traîtres ! » Dix poignards brillèrent sur la poitrine de Losewitz. — « Mort aux traîtres ! — Silence ! s'écria Dobrousky ; justice, mais justice solennelle, incontestable ! Losewitz, te rappelles-tu les sermens jurés par toi, les conditions auxquelles tu t'es volontairement soumis lorsque tu as été admis parmi nous ; dis-moi, t'en souviens-tu ?

— Oui, et je n'y ai pas manqué, » répondit Losewitz d'une voix émue.

— Tu n'y as pas manqué ! Regarde, connais-tu cet homme ? Il lui désigna du doigt un officier garotté dans un coin obscur du salon.

— Oui, c'est le colonel Sass.

— Le chef de la police militaire ! poursuivit Dobrouski. A présent connais-tu cette écriture ?

— Dieu ! Constance...

— Lis... »

A mesure que Losewitz lisait, un profond désespoir se condensait sur sa figure, de grosses larmes coulaient lentement le long de ses joues palpitantes.

— Oui, dit-il d'une voix douloureuse, votre arrêt est juste : j'ai joué pour une femme l'avenir de ma patrie, la vie de mes frères, pour tout cela ce n'est pas trop de la mienne !

— Losewitz, répondit Dobrousky, mon devoir est cruel, mais je l'accomplirai, car la Pologne plane au-dessus de nous ; aux termes de nos statuts, ta mort doit racheter ta faiblesse ; puisse cette terrible expiation prévenir les traîtres, s'il devait en exister encore parmi les vrais Polonais.

— Oh ! je ne suis point un traître, s'écria Losewitz ; moi, traître, non ! Dans ce moment même, Dieu le sait, les battemens de mon cœur sont tous pour notre sainte Pologne ; non, je n'ai point vendu son sang ; je meurs victime de la confiance de mon ame... Mon cœur ne pouvait concevoir tant de bassesse, ajouta-t-il avec une expression de hideuse indignation... Une femme ! l'ange de mes rêves ! vendre ainsi les doux épanchemens de l'amour ! spéculer sur le délire !... horreur !... »

Et il sanglotait, se couvrant le visage de ses mains. « Allez, amis, dit-il après un moment de recueillement, je vous quitte en bon Polonais. Vive la Pologne ! Puisse bientôt le vieux aigle blanc déployer ses grandes ailes !... Maintenant, adieu ! ajouta-t-il brusquement ; ne rejetez pas mon souvenir ! »

On l'emmena ; mais il n'y avait plus de fureur dans l'assemblée ; une triste et douloureuse pitié se lisait sur

tous les visages. Un lourd silence succéda à cette scène.

« Il faut pourtant que la femme réponde du sang polonais, dit enfin une voix.

— Oui, reprit Dobrousky, sang pour sang : le crime ne restera pas impuni ; d'ailleurs notre sûreté l'exige. Karshi et vous, dit-il en s'adressant à moi, allez prendre cette femme, conduisez-la à Grochow où nous vous attendrons.

Je suivis Karski pour exécuter cet ordre. Constance attendait le retour de Losewitz. Qu'elle était belle ! Son front si pur, ses cheveux de jais, ses yeux doux et veloutés, son visage où déjà le repos précédait le sommeil, s'harmonisaient avec ses blancs vêtements de nuit, avec la mystérieuse obscurité de la solitude. Oh ! je la surpris là seule, en présence d'elle-même, et son ame était tranquille ! Le remords n'enflammait pas ses yeux, ne ridait pas ses tempes !

— Où donc est Losewitz ? me dit-elle.

— Devant la porte de l'hôtel avec nos amis ; voulez-vous venir à Lajinski ? Elle prit son manteau et me suivit. Comment, devant tant de beauté et de calme, ai-je pu exécuter mon atroce commission ?... Je ne sais, j'étais poussé par une sorte de fatalité.

Nous arrivâmes rapidement dans une épaisse forêt à trois lieues de Varsovie. Dobrouski nous y attendait avec un nombreux cortège. Il fallut réveiller Constance qui s'était endormie sur son sein.

— Où sommes-nous, me dit-elle, qui sont ces gens ? Deux bras vigoureux l'enlevèrent et la conduisirent au milieu de la troupe, où se trouvait Sass. Sass était pâle, mais résolu ; il demanda à boire. Constance paraissait frappée de stupeur et promenait sur nous des yeux hagards.

« Frères, dit Lupovski, quelques heures plus tard, les prisons s'ouvraient pour nous, les supplices s'apprêtaient. Cette femme a fait trahir ses sermens à un des nôtres. Le corps du coupable roule dans la Vistule : voici les deux seuls possesseurs de ses révélations ; la tombe sera muette !

« — Anéantir un si beau corps, s'écria Voloretz en jetant un regard de pitié sur Constance. Lupovski, toi qui as touché à toutes ses perfections, peux-tu demander sa mort ?

« — Je demanderais la mienne, si je devais un jour trahir notre cause. Voloretz, dans une entreprise comme la nôtre, il faut dépouiller les passions de la jeunesse. Allons ! Mathias, fais ton office. »

Un homme, couvert d'une burka, sortit des rangs : à son approche, Constance jeta un cri perçant.

« — Ladislas, dit Constance, que veux-tu faire de moi ?

— Ce que tu voulais faire de nous, répondit Lupovski.

— Ladislas ! aie pitié de moi... Pitié ! pitié !... Oh ! la vie ! laisse-la-moi ! »

Sa voix me déchirait le cœur. Elle avait retrouvé l'accent de Malvina, et dans l'égarément de mon esprit, les souvenirs de Malvina et de Constance redoublèrent ; c'était à fendre l'ame ; mes cheveux se dressaient sur ma tête, et mes nerfs étaient près de se rompre.

« Ladislas ! s'écria-t-elle, oh ! qu'il ne me touche pas ! Ladislas ! vois ! il me tient !... » Et ses cris devinrent des rugissemens, ses yeux se crispèrent, ses membres se raidirent, bientôt un sombre silence succéda à des gémissemens qui s'éteignaient graduellement... On n'entendit plus que le bruissement de l'arbre auquel était suspendu le corps de Constance. A travers la demi-obscurité d'une nuit lunaire, ce corps se détachait dans les airs comme une apparition fantastique ; on aurait dit une sorcière s'envolant au sabbat.

« Et d'un, dit Mathias, à l'autre ! »

Lupovski s'avança vers Sass : « Avez-vous quelque chose à dire ? » lui demanda-t-il.

« Malédiction sur vous ! » répondit celui-ci. Mathias le prit et l'accrocha à un pin.

« Qu'ainsi meurent les tyrans de la Pologne ! » s'écrièrent-ils.

#### LA TOMBOLA DE VILLAGE.

A notre époque, où le hasard joue un si grand rôle et se travestit sous mille formes pour s'emparer des destinées, des modes, des gloires qu'il modifie et varie à son caprice, la loterie devait être en vogue. C'est l'enseigne du siècle. Je ne serais pas étonné que le loto repassât dans les mœurs. En attendant, nous vivons sous le régime de Tombola ou de la Tombola, car ni l'Académie, ni Charles Nodier n'ont encore baptisé le genre du mot, et nous jouissons de la chose en attendant qu'on inscrive son sexe sur l'état civil du vocabulaire. Chaque bal, chaque fête, tout repas de fréries, de confréries, de fraternité, de paternité, ont leur Tombola.

Comme le solitaire, il est partout, mais avec cette différence qu'il n'est jamais dans la solitude, car au premier appel les joueurs paraissent, la perception vide les bourses. Jamais impôt ne se fit moins attendre et paya plus gaîment.

Le village a eu aussi ses loteries ; je ne parle pas de ces tombola en plein vent, sous les rangées de verre de couleur des fêtes patronales, où le vainqueur emporte, teut joyeux, dans sa famille une tasse de faïence fêlée, ou un tableau de saint Maurice combattant un cheval bleu-ciel ou jaune serin. Il y a eu d'autres fêtes où l'esprit campagnard a pu rivaliser avec le génie qui préside aux fêtes de la fashion parisienne. Jugez !

C'était à la mi-carême. Il y avait foule aux environs de Menncy, Menncy, célèbre par quelques souvenirs

historiques, par sa petite rivière pavée de poissons, et surtout par l'horreur que les naturels du pays professent pour la galopade. C'était donc aux environs de Mennecy que devait avoir lieu la fête avec bal, souper et l'inévitable Tombola.

— Il y a six lots à gagner, me dit l'ordonnateur, et le prix des billets est zéro.

— Chance de profit sans débours, lui di-je; vous ne manquerez pas de joueurs.

— Sur deux cents personnes qui viendront, nous ne sommes cependant que vingt qui puissions être de la partie; car, ajouta-t-il, il faut avoir une certaine aisance de fortune pour courir les risques du gain.

J'allais placer une réflexion, mais j'attendis. Le Tombola commença.

Une grosse voix cria : — Il y a vingt billets dans le bonnet à poil de M. Durand; il y a cinq lots à gagner : après chaque numéro, on détaillera le lot obtenu. Un enfant plongea la main dans l'urne velue du destin.

Premier numéro : le 17 !

— C'est à moi, dit l'aubergiste, d'Essonne. Qu'est-ce que j'ai gagné ?

La grosse voix dit : — Le numéro 17 gagne le vieil aveugle estropié dernièrement par une diligence à la côte de Ris. Le gagnant sera tenu de le nourrir et de le soigner jusqu'à parfaite santé, et de le loger pendant sa vie durant.

— Accepté, dit l'aubergiste, rouge de plaisir, comme s'il eût gagné un moulin ou quelques arpens de terre.

— Le second numéro est le 3 !

— A moi, dit un huissier de Melun.

La voix du crieur ajouta : — Le second lot doit faire les frais du procès injustement intenté à la veuve Michel par un avoué de Corbeil.

— Accepté, dit l'huissier; loup s'entend facilement avec loup : nous arrangerons cela.

— Les troisième et quatrième numéros furent 14 et 18. A l'un d'eux était attaché l'engagement de doter la fille d'une pauvre fermière incendiée; le second devait habiller pendant trois ans quatre orphelins. Ces deux obligations furent acceptées comme les précédentes. Le cinquième et dernier lot, le numéro 11 sortit du bonnet à poil.

— A M. le maire, dirent plusieurs spectateurs, et le maire en battant des mains dit : — Je connais mon lot: je dois par semaine deux distributions de pain gratuites aux vingt plus malheureux de la commune.

On applaudit; chacun savait que nul ne faillirait à ses engagements. On soupa gaiement, et l'on se promit de continuer l'année prochaine la ou le Tombola villageois ou villageoise.

A vendredi prochain la reprise de *Robert-le-Diable*, à vendredi la foule à notre Grand-Théâtre! Dans cette soirée où le chef-d'œuvre de Meyer-Beer sera rendu à l'administration de nos dilettanti, nous pourrons enfin apprécier l'ensemble des talents nouveaux appelés à faire le succès de l'opéra dans une ville où le goût de la musique se naturalise chaque jour. Espérons que le public et l'administration auront à s'applaudir de cette épreuve.

LA

## FLORE DES JEUNES ARTISTES,

OU

### BOTANIQUE PITTORESQUE.

En publiant cet ouvrage, l'auteur n'a pas la prétention d'offrir au public une Flore supérieure à celles qui sont déjà connues sur la botanique, mais bien l'espoir de rendre l'étude de cette science plus récréative, en puisant dans les ouvrages les plus appréciés de ce genre tout ce qui peut intéresser davantage relativement à la culture et aux propriétés des fleurs qui ornent nos jardins et embellissent nos champs: en y joignant leur histoire symbolique et toutes celles qui peuvent y avoir rapport, décrivant de plus la méthode pour les peindre à l'aquarelle, il a voulu offrir à l'artiste des compositions heureuses; à l'amateur, des collections qu'il pourra copier à l'aquarelle sans le secours d'aucun maître, n'ayant seulement à suivre que les leçons de ce genre données par le texte; à l'homme du monde, un délassement agréable; au praticien, peut-être quelques renseignements utiles; et à la jeunesse, un traité de botanique qui pourra lui être confié en toute sécurité.

Si la plupart des personnes qui habitent la campagne, loin de se plaindre de la monotonie et de l'ennui qu'elles y éprouvent, se rendaient compte de la naissance, de l'existence, de l'utilité, je dirai même de l'histoire de cette foule de petits êtres qui les entourent, la campagne leur offrirait une occupation d'autant plus agréable, qu'elle serait d'un intérêt toujours croissant.

Ces fleurs, qui, nous contentes de charmer notre vue, et plus souvent encore notre odorat, nous deviennent précieuses par leurs vertus, sont des êtres qui vivent, qui respirent; les principes de leur existence ne se ressemblent pas, elles réclament des soins différents et tout-à-fait maternels; d'ailleurs peut-on les considérer sans intérêt? leur langage, comme leur emblème, ne nous en offre-t-il pas un tout particulier?

On souscrit à Lyon chez MM. A. Baron, rue Clermont, n° 3.



CHABANNE,

PEINTRE EN MINIATURE,

Domicilié à Paris, rue de Cléry, n° 9, se trouve actuellement à Lyon, où il restera une partie de la belle saison. Il demeure rue des Fargues, n° 4, ou place Sathonay, n° 6.

A LOUER DE SUITE.

Magasin, arrière-magasin, avec deux pièces à l'entresol; le tout fraîchement décoré, place Sathonay, n° 1. S'adresser rue Saint-Pierre, n° 23, au 1<sup>er</sup>.